

# Air comprimé

par Régine Detambel

Bernard Rigoux, détenteur d'une carabine de foire, à air comprimé, n'est même plus un corps de chair mais une gigantesque invagination de graisse dans un secteur de l'espace. Il a dû incorporer tous les corps gras du monde pour faire de son organisme cette huilerie. Une tirelire pour thésauriseur de lipides. Cela lui sert pourtant de corps. Cela vaut pourtant comme corps.

On place deux chaises sous la monumentalité du prévenu. Mais les chaises ne suffisent pas. Alors quelqu'un dirige un fauteuil roulant jusqu'à l'obèse, qui s'affale. « On vous prête la bécane du commissariat. » Tout le monde rit. L'inspecteur Saint-Vincent, dans son zèle amer pour le mauvais goût, a fait merveille, et tout le commissariat est, pour ainsi dire, aux fenêtres.

Le Commissaire Barral s'assied à son bureau. Pour l'occasion, il a teint son visage de la misanthropie forte et douce du bon flic. Il fronce légèrement le sourcil pour montrer qu'il a la frontière du bien et du mal toujours devant les yeux. Malgré le délicieux ramdam de la nuit précédente, sa secrétaire a recouvré son chagrin, indéfini et essentiel. Sa secrétaire a l'amour triste. Depuis qu'elle est éprise de Barral, elle vit dans une anxiété brûlante qui l'absorbe et la dévore, sans lui laisser d'autre bonheur que des jouissances de rêverie, des réminiscences, assez ressemblantes aux effets de la folie, yeux mi-clos, suçant des cigarettes. Sa passion pour Barral la conduit plusieurs fois par jour d'une pente banale de l'humeur à son exaspération folle. Pour son commissaire, elle passera dix fois dans la matinée, insensiblement et sans rupture certaine, du secrétariat à la camisole. Elle ne connaît que l'amour abyssal. Studieuse et mélancolique, elle se tient donc la tête penchée, regardant dehors seulement les sombres périscopes des cheminées émergeant des toits.

« Je lis que votre père était cuisinier, dit Barral à Bernard Rigoux, tandis que sa secrétaire attend de saisir la réponse du tonnelet.

- Oui.
- Êtes-vous diabétique ?
- Non.
- Boulimique ? »

Le Commissaire Barral semble perdu dans les pensées les plus absorbantes. Il se pose une question née de quelque raisonnement abstrus : jusqu'où peut-on grossir, dans l'absolu, c'est-à-dire si l'on n'est retenu par rien, par aucune sagesse ou aucune satiété ? Rien ne pourrait arrêter notre accroissement, pense Barral, avec angoisse. Il s'entend grommeler que, tout de même, la croissance de l'homme n'est pas illimitée, en diamètre comme en longueur, et que cela doit bien finir quelque part. L'appétit humain a ses limites, ainsi que la poche gastrique. Pourtant il y a des requins, des crocodiles, des vers aussi probablement, qui grossissent jusqu'à leur mort. Des arbres même. Des arbres, oui. Les gros se figent dans une inexorable métamorphose en baobab ou en séquoia, leurs cuisses commencent à s'envelopper d'une écorce blanche comme bouleau, leur tronc s'élargit et leurs chevilles font craindre l'exiguïté du socle. Il n'y a pourtant pas d'arbre obèse. Semblablement les pierres. Seul ce qui a tété le sein goutte à goutte répugne au jeûne. Toutes les quatre heures, il faut que les lèvres touchent quelque chose, que la langue malaxe et que les dents broient et emportent.

« Dites donc, fait soudain Barral, vous n'avez jamais pensé à perdre un peu de votre nababie ? »

Le prévenu râle : « À quoi on joue ? »

Il tripote les roues du fauteuil. Il avance, il recule, il tourne sur lui-même. Ça le fait marrer. Soudain même il semble s'alléger.

« Monsieur Rigoux, vous êtes un débauché car votre obésité affichée est un abus réfléchi et volontaire du plaisir de bectance. Par là vous êtes déjà un délinquant. »

Barral a fait vibrer une corde irritable du beau gabarit car, à cette pique, Rigoux répond qu'il vaut mieux être un malfrat bien portant qu'un flic malade. La rage le suffoque. Le pansu se met à ululer contre la discrimination par le gras.

« Mes questions ne procèdent d'aucune curiosité, saine ou malsaine. Elles sont – ni plus ni moins – des actes de bureaucratie, dit pacifiquement le commissaire.

– Ouais, tout le monde sait que les flics n'aiment pas les anecdotes croustilleuses.

– Et de quoi vivez-vous ? »

Là, le rembourré prend son temps. Il se racle la gorge, s'étire. C'est en cherchant ses mots qu'il trouve ses pensées.

« Saucissier ? Charcutier ?

– D'un héritage. »

Si le capitonné avait mené une vie d'une certaine longueur (né en 1945, à Lorient), elle avait à coup sûr manqué d'un certain sérieux spirituel. En fait de dévotion, il a tout d'un moine rond et gras qui ruminerait, dans sa tête et dans sa bouche, non pas des psaumes mais des sauces. Il est chasseur, n'aime sans doute que la viande noire. Du sanglier, de préférence. Son intention est probablement de mourir à table, avec le pain frais et le beurre salé sous le menton, à l'heure de la mort. Et il aura ainsi consacré toute son existence terrestre à soutenir le poids de sa panse.

Toutefois, à en juger par son malaise croissant, Bernard Rigoux n'a pas uniquement grenouillé dans sa graisse, il n'a pas seulement passé sa vie à empoter des assiettes de viandes et ensiler des parts de gâteau arrosées. Sa chaussure droite tremble un peu. Rigoux regarde fixement l'ongle de son pouce comme s'il avait été le miroir d'un curriculum tumultueux et raté. Son casier judiciaire, pas bien net, mériterait beaucoup d'effaçures. Gêné, le gros fait faire une volte-face à son fauteuil. Ça grince.

« Vous avez lâché votre petit plomb dans la chambre d'une demoiselle Andrieu, pourquoi ?

– La fenêtre était ouverte.

– Beurveux, imbécile beurveux, pense Barral.

– Il y avait une jeune femme dans cette pièce. Avez-vous réfléchi aux conséquences de votre acte ?

– C'était plus fort que moi.

– Il ne faut confier ni le feu aux enfants ni le fer aux furieux » dit Barral.

Sa secrétaire est fière du mot. Elle le transcrit avec une fidélité de biographe. Un jour, peut-être, elle établira l'édition des mémoires de son commissaire. Assez satisfait lui aussi, Barral tourne vers elle ses dents blanches. Ce sourire lui porte un coup ferme, la commotionne fortement, puis l'agitera vivement jusqu'au soir. Amuse-toi mais n'aime point, lui disait pourtant sa pauvre grand-mère.

L'inspecteur Saint-Vincent lui se tait. Le poids du sujet écrase manifestement sa pensée. Son regard suit deux belles filles, quelque chose d'élancé et de peu charnu, des petites stagiaires, deux antilopes, des mincettes, juste de l'autre côté de la vitre. La brigadière Marty leur enseigne l'usage de la photocopieuse. Elle leur donne un porte-clé pour le verrou des toilettes. Les sauterelles l'examinent. Encore des histoires de gamelles et de vases. La race femelle, jacassière, ignoble et vulgaire, trouve le summum de sa préoccupation dans ce qui est l'abjection de son état passif et malade : ses règles. Les lancéolées n'ont pas même fini de revêtir leur tenue réglementaire. Elles s'entre-froissent pour faire connaissance avec le tissu de la veste, elles s'entre-frottent puis l'une embrasse l'autre. Quand on apporte leur ceinturon, elles s'entrelacent, elles s'entre-touchent. L'inspecteur se lève, furibard. Il a en horreur ces frôleuses, avec leur érotisme d'épiderme,

d'effleurement ou de chuchotis : « Je vais leur faire tâter du règlement » dit-il à Barral, en désignant du pouce son bâton de justice. Saint-Vincent n'excellera jamais que dans le grotesque. En l'écoutant parler, on pouvait immédiatement douter que la parole est l'organe métaphysique de l'homme. « Il est un peu misogyne, l'excuse Barral. Mais le pauvre a raison : lorsque la nature divisa le genre humain en deux parties, elle n'a pas fait passer la coupure exactement par le milieu. Qu'en pensez-vous Rigoux ? »

Rigoux ne prête pas attention à l'ironie de la poulaille. Il est plutôt soucieux des vigoureux vomissements qui proviennent des toilettes, juste derrière lui, où deux ivrognes se soulagent en rythme. Il pâlit. Barral en profite pour placer une banderille :

« Qu'est-ce que vous avez donc contre la demoiselle Andrieu au point de vouloir la farcir de plomb ?

– Rien.

– Comment ?

– Mais rien du tout. »

Rigoux a haussé le ton. Son sang tourbeux ne fait qu'un tour. Il avance vers Barral ses arcades sourcilières injectées de gras. Dans sa voix on sent percer les os. On résiste avec ses os. Ses poings se crispent autour des pneus du fauteuil. « Fais pas le con, dit Saint-Vincent, tu vas te coincer les doigts dans les rayons ! »

Des commencements de pensée, de simples indications, des mentions suffisent d'ordinaire pour extorquer les aveux quotidiens. Seulement cinq ou six fois l'an, quelques fortes têtes sortent du lot. Il faudra sérieusement cuisiner le gravos. Il commence à se raidir. Rigoux ressemble à un bonhomme de cire chaude et pourtant il trouve maintenant la force de se redresser. Il y a donc bien, dans ces structures amorphes, de vieux muscles dont on avait oublié l'existence.

« Vous étiez le client régulier de la demoiselle de petite vertu Andrieu et soudain, un beau soir, vous renoncez à la sauter pour la truffer d'un petit plomb, d'ailleurs tout juste bon à péter les ballons à la foire... »

Le pyramidal secoue la tête.

« Evidemment que je voulais pas lui faire de mal !

– Vous n'avez jamais pensé à faire un régime, demande Barral.

– Jamais, dit Rigoux, avec un vrai accent de sincérité.

– À manger léger ? »

Un régime amincissant est un martyr intériorisé. À travers lui, l'ancien tu-seras-privé-de-dessert continue d'imprimer sa marque traumatique. Rigoux improvise une croisade contre ces profiteurs qui vampirisent les gros. Les obèses, malléables et lascifs, dociles à toutes les impulsions amincissantes et à tout ce qui pourrait leur ôter le pain de la bouche, constituent un domaine sans loi, ouvert à d'innombrables dilettantismes, à tous les abus, à la charlatanerie, aux plus louches manipulations démiurgiques. Parce qu'ils sont, les trop-pesants, ce qu'il y a de plus passif et de plus désarmé dans l'univers des formes, chacun, pourvu qu'il porte blouse blanche, pourrait les pétrir et les façonner à son gré. Et l'adipeux joue devant Barral celui qui, de bonne foi, demande pourquoi il faudrait trouver à redire à cette œuvre qui avait grandi pendant des années, et chaque jour grandi comme un arbre, par la seule force de sa nature, sans qu'il y ait eu une seule heure de gaspillée. Et, franchement, Rigoux ne comprend pas pourquoi il faudrait maintenant briser les assiettes et les plats, tordre tout le peuple de couverts qui s'était agité pour mener à bien la lente assimilation d'où ce vaste monde avait surgi. Il montre son menton, qui pend avec un naturel de stalactite. Il montre, le bâfreur, son thorax taillé en bahut, et fait bien remarquer qu'il est hors de question pour lui de s'obturer la gorge avec du mastic végétal. Barral lui oppose le végétarisme de Rousseau :

« On lit dans Rousseau que tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. Manger est un impératif de survie, non de jouissance. Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger.

- Et vous croyez que je vais me boucher avec des culs d’artichaut et de la laitue ?
- Vous moucher, à la rigueur, dit Barral.
- Vous me voyez manger des concombres ? »

Le lardeux a les pommes, les haricots verts en abomination.

« En effet, vous n’avez rien d’un être épuisé par les légumes. Que diriez-vous d’une bonne Forêt Noire, habillée de velours de chocolat noir et saupoudrée de copeaux. Sans compter cerise et sucre glace ? »

On fait une pause. Bien encagé dans sa graisse, carré dans le fauteuil roulant, qui lui confère une mobilité de patineur, le prévenu Rigoux est redoutable et trapu comme un char d’assaut.

Mais une bande de jeunes, tous grands et athlétiques, passent derrière Rigoux, le faisant basculer dans le ridicule. Il voit défiler avec agacement leurs cinq ventres parfaits, symétriquement bossués par les muscles abdominaux droits et obliques, recouverts d’une peau fine, bronzée, libre de toute charge adipeuse, de toute adhérence et qui se plisse comme une toison de bébé quand on arrive à l’élastique des shorts blancs bien posé sous les épines iliaques. Dans un beau muscle, il y a toujours du bonheur condensé et comprimé, de l’émotion, une accumulation explosive de joie de vivre. On devine ensuite des poils plus longs et dressés en spirales mais Rigoux détourne vite sa physionomie de vinaigre pour ne pas s’exposer à la médisance du commissaire, qui ne fait peut-être que semblant de regarder ailleurs.

« Ne soyez pas envieux ! S’ils sont minces, c’est par don, assure Barral.

– Je peux manger un morceau ? » demande timidement Rigoux. L’appétit ne l’abandonne jamais. Volage et insatiable, il l’accompagne partout. Bouffer devant un flic est un acte d’humilité. Mais, touchée par la bassesse naturelle à la sensation de fringale, la bonbonne est prête à capituler. À présent, Rigoux se sent mou comme s’il n’avait eu que des muscles abaisseurs. Même, un instant, comme un hamster, le persillé regrette de n’avoir pas gardé un peu de riz en réserve dans ses abajoues.

« Ce n’est pas l’heure, cessez de vous ronger les ongles. »

Abjectement gros et gras comme le roi des abeilles, le gluant ne risque pas de mourir enragé de malefaim. Mais, comme s’il tenait absolument à garder intactes, le plus longtemps possible, ses réserves de graisse emmagasinées, comme s’il craignait d’entamer ce précieux fonds de sécurité, il insiste.

« L’homme est ce qu’il mange » dit Barral.

Du coup, le pacson renonce à sortir de sa poche des bananes mûres. Depuis son fauteuil grinçant, Barral considère, songeur, la forme engourdie et réfractaire de Bernard Rigoux. La graisse du visage ne plaisante pas. Elle vous emplit d’abord les joues d’un sérieux tragique. Puis vous n’êtes plus, pour elle, qu’un moule imposé et parodique. En six mois, elle vous maîtrise complètement et vous êtes une figure du musée Grévin. Sous son poids de bûches, l’obèse est intime avec la détresse.

« Contre qui en avez-vous donc ? Contre lui ou contre elle ?

– Qui ça ?

– Mlle Andrieu ou bien son souteneur, Monsieur William ? »

Barral épelle posément William mais Rigoux secoue la tête :

« Ni l’un ni l’autre.

– Vous aller me faire pleurer, dit Barral.

– Vous me croyez pas ?

– Supposer vrai n’est pas proprement croire. »

Une délicate fumée sentant la résine passe sous les fenêtres. On ratisse le square au bout de la rue. Histoire de lui changer les idées, Barral invite le mégalosaure à commenter le phénomène brumeux mais il hausse les épaules et éternue. La crapule est délicate. Vers dix-sept heures, Barral dit : « Foutez le camp, je vous ai assez vu. » Rigoux tente de se lever mais il se sent aussitôt abandonné de ses jambes et doit se rasseoir dans le fauteuil.

Son pantalon remonte. On voit ses mollets, ou plutôt un aspic de mollet, pris qu'ils sont dans leur accompagnement gélatineux de graisse et d'eau salée. La tige de ses chaussettes se fripe. On voit ses chevilles, ou plutôt l'odieux guillochis rouge et violet des petits vaisseaux éclatés à l'intérieur blanc bleuté de ses chevilles.

« Affaire classée, dit Barral. On garde votre carabine. Mais avant de mettre les bouts, vous rendrez ce fauteuil à l'inspecteur Saint-Vincent. Propriété de l'Etat français.

– Bien, dit Rigoux. Merci, dit Rigoux. Je m'en vais, dit Rigoux, qui caresse les pneus, avec volupté.

– Raccompagnez-le, dit Barral à Saint-Vincent. Et tâchez de me récupérer ce fauteuil. Il est capable de nous le tirer !

Mais il est plus de dix-neuf heures et Saint-Vincent chimérise sur les plaisirs d'un bon repas, d'une sauce aiguisée d'un verre de vin blanc, avec du lard coupé en dés, de petits oignons passés au beurre, des pleurotes revenues dans un jus de châtaigne, et des truffes.

---